

Luc Bérumont

La fine fleur de la poésie française

Noël

*Madame à minuit, croyez-vous qu'on veille ?  
Madame à minuit, croyez-vous qu'on rit ?  
Le vent de l'hiver me corne aux oreilles  
Terre de Noël, si blanche et pareille,  
Si pauvre, si vieille, et si dure aussi.*

*Au fond de la nuit, les fermes sommeillent,  
Cadenas tirés sur la fleur du vin,  
Mais la fleur du feu y fermente et veille  
Comme le soleil au creux des moulins  
Comme le soleil au creux des moulins.*

*Aux ruisseaux gelés la pierre est à fendre  
Par temps de froidure, il n'est plus de fous,  
L'heure de minuit, cette heure où l'on chante  
Piquera mon cœur bien mieux que le houx  
Piquera mon cœur bien mieux que le houx.*

*J'avais des amours, des amis sans nombre  
Des rires tressés au ciel de l'été,  
Lors, me voici seul, tisonnant des ombres  
Le charroi d'hiver a tout emporté  
Le charroi d'hiver a tout emporté.*

*Pourquoi ce Noël, pourquoi ces lumières,  
Il n'est rien venu d'autre que les pleurs,  
Je ne mordrai plus dans l'orange amère  
Et ton souvenir m'arrache le cœur  
Et ton souvenir m'arrache le cœur.*

*Madame à minuit, croyez-vous qu'on veille ?  
Madame à minuit, croyez-vous qu'on rit ?  
Le vent de l'hiver me corne aux oreilles  
Terre de Noël, si blanche et pareille,  
Si pauvre, si vieille, et si dure aussi.*

J'aurais découvert l'autre visage de Luc Bérumont par cette chanson de Léo Ferré que chante souvent Jacques Bertin.

Les liens entre les deux furent presque filiaux, et grâce à une émission qui faisait honneur à ce qu'était encore la radio, qui depuis s'est fermée à la chanson et grande ouverte au raz de marée de la bêtise binaire. Cette émission « La fine fleur de la chanson française », à France Inter, vers les années soixante donnait à entendre des chansons à texte. Jacques Douai chantait souvent les démons et merveilles des poètes, de jeunes chanteurs et parmi ceux-ci j'entendis pour la première fois la jeune voix de Bertin débutant, ceci me lia à lui.

Un tel homme ne pouvait être que bon. Ses poèmes à l'époque facilement trouvables le démontraient d'évidence.

### **La voix de Bérumont**

Je suis donc un des enfants de Bérumont par la voix des ondes, par ses entretiens avec Brassens et d'autres. Cet homme de radio qui donnait la bonne parole est devenu un homme sans paroles dans notre époque futile et zappeuse. Son ami René Guy Cadou, l'homme à la pèlerine, la tête sous un capuchon, aura eu plus de chance que lui, et pourtant les poèmes de Luc Bérumont leur arrivent bien à l'épaule. Mais où les lire ?

Il ne reste qu'à écouter ses textes mis en musique par Bertin ou chez Poésies et Chansons et bénir le Cherche-Midi pour sa publication des premiers textes de Luc en espérant sans trop y croire surtout ceux d'après 1958 à 1983.

Mais le scandale absolu de la poésie sur les ondes se paiera fort cher.

« Si vous écoutez l'antenne, vous savez que j'ai - plus ou moins - rompu avec « la chanson » - la Fine Fleur étant exilée sur Inter-Variétés le dimanche soir ; transformée en émission "littéraire" !!! Je suis dégoûté, ulcéré, démoralisé, et tout et tout, à la suite de plusieurs années de bagarres qui ne m'ont valu que sourires et mépris. On me prend pour un doux dingue, et jouer les redresseurs de torts me place dans une situation sans issue ».

La vénération réciproque de Bérumont et de Bertin pour Félix Leclerc leur faisait aussi des paysages mentaux communs déjà édifiés sur le socle de l'ami René Guy Cadou. Bertin parle certes de l'homme de radio des années 50 et 60 mais aussi du poète « infatigable, inextinguible, désordonné ; pétillant de joie, et hâbleur, mais dispersé par la soif de vivre, crucifié par les femmes et par les mots ».

Car Bérumont semble caché au sein de « l'école de Rochefort », aimable supercherie de Jean Bouhier, et qui n'avait d'école réelle que celle en murs de René Guy Cadou, je parle de son école d'instituteur, où des amis plein de ferveur se réunissaient contre les nuits et les brouillards de l'occupation allemande. Il s'est ensuite tellement mis au service des autres, poètes ou chanteurs, qu'il a accepté de se fondre dans le paysage, inconnu, lucide, et attentif, jamais en retard d'une amitié.

Comme les poèmes « sont une poignée de mains » d'après Paul Celan, Bérumont aura serré bien des mains. Il est scandaleux qu'un tel bonhomme ne soit cité que pour son interview de Brassens et pas pour ce qu'il est, un immense poète.

Luc savait que les mots germent la nuit et se recueillent au tout petit jour. Il célébrait les « amants de pleine terre ».

Quelques comptines de lui traînent encore dans les écoles, mais sa poésie s'ignore de s'ignorer. Il a tant passé de temps à être passeur qu'il s'est lui-même oublié en chemin. Sa ferveur des femmes et des amis, la sensualité de ses mots, ne peuvent ainsi s'oublier.

Mort en 1983, il semble dans « le ravin des durées sauvages » et ne pouvoir en ressortir. On l'aimait, on ne lit pas et sa veuve n'a pu poursuivre l'entreprise de rééditions de ses poèmes. Triste pays où les princes sont des marchands d'armes, et où l'édition veut « la performance à tout prix ».

Maudits soient donc les poètes, ou plutôt au diable les marchands, la compassion des hypocrites.

Sa fuite avec sa femme juive dans la campagne profonde dans les vignes du Layon, sera son baptême de la profonde nature. Puis il apprendra à retenir l'instant, à cueillir la rosée. Il savait qu'il était lui-même à la fois le feu et le bois. Et il aura brûlé, aimé, donné.

Il est dorénavant le charbon de bois écrit sur le dos de la forêt. Son absence se retrouve dans la clairière se jette dans la rosée. Il a fait de ses poèmes une maison de forestier, il nous réapprend l'alphabet des herbes. Une lessive de feuilles était en cours dans ses mots. Par lui les amours de disparus vont depuis au ruisseau et des contes ont laissé des cercles de feu par terre.

Les renards s'en amusent. Les geais s'en méfient. Il nous dit :

*La rumeur des arbres étend ses draps, couche-toi !*

### **Hommage à Bérumont**

Quand je pense à Bérumont j'écris cela pour retrouver son climat si particulier :

*Les mouchoirs sont rangés dessus les robes  
La cuisine est allumée depuis cent ans  
Le lavoir est trop loin et il gèle  
A mémoire fendre  
Les rideaux pèsent leur poids d'homme  
Les volets se sont fâchés avec les tilleuls du dehors  
Ils se referment en eux-mêmes  
La tristesse est cachée dans une laine bleue  
Jamais je ne sortirai de cette maison  
Peut-être pourtant pour aller vers le puits  
Caillou dans le seau  
Oui je veux bien qu'il n'y ait plus d'après*

Je l'écris pour Luc et je voudrais tant qu'il revienne.

Luc Bérumont se trouvait laid avec ses lunettes hublots du monde, il se cachait derrière un rideau de paroles, et même son nom André Leclerc il l'avait déserté pour

celui de Bérumont. Et pourtant chaque matin il s'en allait s'écarteler sur les ronces sanglantes de l'amour, sur les tessons de verre du quotidien. Il revenait la nuit en sanglots en en poèmes. Il écrivait beaucoup, dans une angoisse urgente. Solidaire, il était profondément solidaire au monde, aux hommes. Sa poésie coule doucement, avec un halo de brumes sur elle avec « la pluie marchant pieds nus » sur ses mots. Je connais peu de poésie aussi haute, aussi éveillante, aussi belle.

« La fidélité étant le mur où s'appuyer avant l'effroi des paysages, j'ai voulu rendre ce qu'il m'avait donné ». Cette noble phrase de Bertin me guide aussi pour faire réapparaître Luc, ses rires, ses pleurs, ses amours en débâcle, ses amitiés en oriflamme.

Salut Luc, ta voix que les ondes nous ont seulement rendu me corne aux oreilles, me fait feu de bois dans nos gerçures du quotidien. Te voilà de nouveau amoureux, griffonnant à la hâte des enlacements charnels de mots :

*Ta peau me brûle, ta douceur me désaltère, quand tes yeux regardent la terre, elle devient bleue jusqu'au cœur.*

Il a peu d'aussi beaux mots d'amour.

Et puis et puis, « il ne faut pas succomber au désespoir, il ne tient jamais ses promesses », dit un proverbe yiddish.

Alors tu reviendras avec ton soleil fourchu, ce vin que tu aimais tant. Tu diras encore tes grains d'espérance à nous donner :

*Ferme la mort, ouvre l'enfant  
soit mon espace du dedans  
ma nuit de noir soleil hurlant.*

« Je voudrais qu'il fasse soudain très froid et très pur sur le monde », tu disais cela Luc.

Il fait froid sur le monde, il ne fait vraiment pas plus pur, ta pureté s'en est allée. Et ton souvenir m'arrache le cœur.

## BIBLIOGRAPHIE

- « La huche à pain » - Les amis de Rochefort - 1943.
- « Les mots germent la nuit », Pierre Seghers, 1951
- « Le Lait d'homme » poèmes Debresse, 1952 - (Les Cahiers de Rochefort).
- « L'Office des ténèbres » roman Grasset, 1955.
- « Les Accrus, poèmes » - Pierre Seghers 1963.
- « Un feu vivant » - Flammarion 1968.
- « L'Evidence même » - Flammarion, 1971.
- « Les Ficelles » - Les Éditeurs Français Réunis, 1974.
- « Comptines pour les enfants d'ici et les canards sauvages » - Librairie Saint-Germain-des-Prés, 1974.
- « Demain la veille » - Ed. Saint-Germain-des-Prés, 1977.
- « L'Esprit d'enfance » - Ed. Ouvrières, 1980.
- « L'Homme retrait » - Rougerie 1980.
- « Reprise du récit » - Rougerie 1983.
- « Grenier des caravanes » - Bois gravés de Roger Toulouse -Caractères, 1983.
- poésies complètes jusqu'en 1958 le Cherche-Midi 1966 (tome 2 à paraître)

